

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

LA FILLE DE MARGUERITE

PREMIÈRE PARTIE.—L'HÉRITAGE DE RENÉE.

XIV

— La lettre que vous m'avez arrachée des mains contient ce que je veux savoir...

— J'ai été aimée jadis par Robert Vallerand... Je l'ai aimé. Je me suis donnée à lui... De cet amour est née l'enfant qu'il m'a prise et que je réclame... Mon père en m'imposant un mariage odieux, a fait de moi la plus malheureuse des femmes... Aujourd'hui je veux retrouver ma fille et ne plus vivre que pour elle...
•Rendez-la moi, madame!...



Un voyageur entra dans la salle commune où brillait un bon feu.

— Cette lettre est cachetée et ce qu'elle renferme m'est inconnu.

— Vous devez la remettre, cependant ?

— A celui dont elle porte l'adresse et qui seul aura le droit d'en briser le cachet...

— Serez vous assez cruelle pour me torturer par un silence implacable ?...

— Je n'ai rien à vous dire...

— Vous savez qui je suis...

— Je vous ai vue hier pour la première fois... J'ignore tout de vous, jusqu'à votre nom...

— Pour la troisième fois, je vous le répète, je ne sais rien... Il est donc inutile de me questionner plus longtemps, je ne répondrais pas.

— A quoi bon tant de rigueurs ?... s'écria Marguerite presque étouffée par les sanglots. Votre obstination est inutile, autant qu'elle est cruelle ! Vous vous taisez en vain... Ce que je ne puis faire, la justice le fera... Je dirai, je prouverai que Robert Vallerand avait une fille... Je prouverai que cette fille est la mienne. Les registres de l'état civil de Romilly, l'attesteront comme moi ! Il faudra qu'on sache ce qu'est devenue cette enfant, pour la mettre en possession de l'héritage de son père... il faudra qu'on

la trouve... Quand la justice vous interrogera, vous serez bien forcée de répondre !

— Aux juges comme à vous, je répondrai : « Je ne sais rien ! Interrogez le mort !... »

Marguerite fit un geste de découragement, mais son obstination égalait celle d'Ursule. Sans se laisser rebuter par le parti pris de son interlocutrice, elle continua :

— Dites-moi du moins si ma fille est en France, ou si Robert Vallerand l'a conduite en Amérique lorsqu'il y est allé tenter la fortune, et si elle est restée là bas... C'est bien peu de chose, cela... vous pouvez me l'apprendre... Quoi, toujours ce silence ! Vous n'avez donc pas de cœur ! Ah ! si vous étiez mère vous ne me torturerez pas ainsi !...

Madame Sollier restait muette, mais la pâleur de son visage contracté prouvait qu'un horrible combat se livrait en elle. En face de ce mutisme effrayant Marguerite sentait la folie naître dans son cerveau. Il lui semblait que son front allait éclater. Elle le pressa entre ses deux mains.

— Oh ! mon Dieu... oh ! mon Dieu ! balbutia-t-elle avec délire. Personne au monde n'a pitié de moi !... Je suis trop punie. Je suis maudite !...

Ses yeux devinrent hagards ; tout son corps trembla ; ses lèvres remuèrent, mais aucun son ne s'en échappa. Au bout de quelques secondes la malheureuse femme battit l'air de ses bras comme pour chercher un point d'appui, et tomba sans connaissance sur le parquet.

Ursule très émue se pencha vers elle, la souleva, l'étendit sur un divan et lui prodigua des soins empressés. L'évanouissement fut long.

Enfin Marguerite revint à elle-même, mais en proie à une agitation nerveuse inquiétante et à une fièvre terrible.

La situation semblait grave. Garder dans la maison mortuaire l'ancienne amie de Robert Vallerand était impossible. Madame Sollier appela Claude et sa femme.

— Allez chercher le conducteur de la voiture qui a amené madame, commanda-t-elle au valet de chambre.

Claude sortit et, presque aussitôt, revint avec le cocher.

— Mon ami, demanda Ursule à ce dernier, où avez-vous pris cette dame ?

— A Romilly, « Hôtel de la Marine. »

— Eh bien ! il faut l'y reconduire sur le champ.

— Elle est malade ? fit le cocher inquiet.

— Indisposée seulement, je l'espère... Elle a éprouvée une émotion très forte en apprenant à l'improviste la mort de M. Vallerand qu'elle connaissait.

Marguerite n'entendait ou du moins ne comprenait pas ce qui se disait auprès d'elle. La violence de la fièvre déterminait une sorte de congestion au cerveau.

— C'est bien, répliqua le conducteur, je vais ramener ma voyageuse à Romilly...

Avec l'aide de Claude il porta la malade dans la vieille calèche où on la couvrit chaudement, puis il monta sur son siège et fouetta son cheval.

La femme de Claude retourna veiller près du mort. Ursule restée seule se sentit brisée par la lutte qu'elle venait de soutenir, et par l'involontaire émotion qui s'était emparée d'elle en voyant les angoisses, en entendant les sanglots de la mère éplorée. Elle balbutia en essuyant ses yeux.

— Pauvre femme ! si coupable qu'elle ait été, le châtiement dépasse la faute ! Quelle force il m'a fallu pour ne pas lui crier :

« Ne pleurez plus !... ne souffrez plus !... Oui je vous conduirai près de René... je jeterai votre fille dans vos bras !... » Un instant j'ai oru que ces paroles allaient s'échapper de mes lèvres malgré moi, et sans le serment fait au pauvre mort, sans la crainte du parjure, j'aurais faibli, mais je me suis souvenu... Les vœux des mourants sont sacrés... j'ai juré que jamais, par moi fait, la mère ne reverrait sa fille, et je serai fidèle à ma parole aussi longtemps que je vivrai... Il faut songer à l'avenir... Après la cérémonie funèbre je partirai pour Troyes, je prendrai René, nous irons à Paris, nous reviendrons à Nogent-sur-Seine où René touchera sa fortune, et selon le vœu de son père je la conduirai hors de France... Là je veillerai sur elle et je défierai bien sa mère de la retrouver...

Après un silence, Ursule reprit :

— La fièvre qui vient d'assaillir si violemment cette pauvre femme, assure la réalisation de mes projets... Quand elle s'adressera aux juges pour réclamer sa fille, si elle le fait, nous serons déjà loin et notre trace aura disparue...

Madame Sollier passa la main sur son front, comme pour en chasser les pensées sombres qui l'assaillaient, et alla rejoindre la femme de Claude dans la chambre mortuaire...

XV

En arrivant à « l'Hôtel de la Marine », le conducteur qui ramenait Marguerite appela le patron et lui raconta ce que nos lecteurs savent déjà.

On s'empressa d'ouvrir la voiture. La voyageuse était sans connaissance. Un appel fit accourir les servantes.

— Vite ! commanda le patron, que l'une de vous se dépêche d'aller chercher le docteur... Cette pauvre femme me fait l'effet d'être fort malade ! Faut croire qu'elle aimait bigrement défunt notre député...

Une des jeunes filles partit en courant.

— Toi, Victoire, reprit le maître de l'hôtel, grimpe à la chambre, prépare le lit et fais bon feu dans la cheminée... Nous allons monter la dame...

La chambre désignée se trouvait au premier étage. Le patron et le cocher soulevèrent Marguerite par les épaules et par les pieds, la transportèrent avec précaution et l'étendirent sur le lit où Victoire la déshabilla en attendant la venue du médecin.

Le docteur arriva au bout de vingt minutes, examina Marguerite et fronça les sourcils.

— C'est grave ? demanda l'hôte avec inquiétude.

— Très grave... Une congestion cérébrale.

— Diable ! Et la maladie peut être longue ?...

— Elle le sera certainement, à moins qu'elle n'emporte la malade dans un très bref délai...

— Écrivez votre ordonnance, docteur... Cette dame semble une personne comme il faut à laquelle nous devons tous nos soins... et j'avoue que ça me contrarierait fort d'avoir un décès dans l'hôtel... Ça fait du tort à une maison...

On apporta du papier, de l'encre et une plume, et le médecin rédigea son ordonnance.

— Il faut une garde... ajouta-t-il.

— Victoire ne quittera pas la chambre et se conformera à toutes vos prescriptions... On peut avoir confiance en elle.

Le médecin recommanda de faire préparer sur-le-champ et administrer d'heure en heure le médicament dont il venait de donner la formule, et partit en annonçant qu'il reviendrait le soir.

Naturellement il tint parole.

L'état de madame Bertin ne s'était point modifié dans un sens favorable. La pauvre femme avait une fièvre ardente accompagnée de délire.

Le docteur hocha la tête d'une manière qui ne présageait rien de bon, fit une nouvelle ordonnance et donna l'ordre d'organiser un service de veille pour la nuit auprès de la malade, et de venir le chercher en toute hâte si sa présence semblait nécessaire.

Il était huit heures du soir lorsque Victoire céda son fauteuil à la servante qui venait la remplacer. En ce moment, la voiture qui faisait le service de la gare de Romilly s'arrêta devant la porte de l'hôtel. Un voyageur en descendit et entra dans la salle commune où brillait un bon feu.

Ce voyageur chaudement, enveloppé d'un pardessus garni de fourrures, portait un chapeau à larges bords, et son visage disparaissait sous un immense cache-nez écossais montant presque jusqu'à ses yeux que recouvraient des lunettes aux verres bleuis. Il tenait à la main une petite valise toute neuve. Le patron s'empressa d'aller à sa rencontre.

— Monsieur arrive par le train de Paris ? lui demanda-t-il.

— Oui, monsieur... répondit le nouveau venu.

— Monsieur a-t-il l'intention de coucher ici ?

— Sans doute... Je viens assister au service funèbre de M. Robert Vallerand...

L'hôtelier s'inclina.

— Une perte immense pour l'arrondissement ! s'écria-t-il. Ah ! M. Vallerand sera regretté... Le convoi aura lieu demain matin, à onze heures précises. Il y aura un monde énorme... Monsieur dînera-t-il avant de se coucher ?

— Si je dînerai ? mais je le crois bien, et le plus tôt possible... le froid m'a donné un appétit de tous les diables !...

— On va servir immédiatement monsieur...

— Ici, près du feu, si c'est possible...

— C'est possible et facile... Toinon, mon enfant, vite un couvert sur une petite table... Vous, Victoire, allez préparer un lit pour monsieur...

— Au premier ? demanda la servante.

— Certainement...

— C'est que nous n'avons de libre, au premier, que la chambre qui touche à celle de la malade, et cette pauvre dame parle tout haut, ce qui serait bien gênant pour monsieur.

— C'est juste... Préparez le numéro 9, au second.

Victoire sortit. L'homme aux lunettes bleues avait écouté ce dialogue.

— Il paraît que vous avez ici une personne malade ? dit-il.

— Oui, monsieur... une étrangère... une dame très comme il faut, arrivée hier à Romilly en bonne santé, et qui nous est revenue tantôt du château de Viry-sur-Seine avec une fièvre cérébrale et le délire.

En entendant parler du château de Viry-sur-Seine, le voyageur leva vivement la tête et regarda l'hôtelier.

— Avec le délire ?... répéta-t-il.

— Hélas ! oui...

— Quelle est la cause d'une maladie si brusque ?

— Cette dame était allée hier soir en voiture au château... Elle y est retournée ce matin... Sans doute elle avait pour M. Robert Vallerand une vive affection. La nouvelle inattendue de sa mort lui a fait tant d'effet qu'elle s'est évanouie là-bas, et qu'on la ramenée presque mourante...

— Une dame jeune encore ? demanda l'homme aux lunettes.

— Entre trente et quarante, et très belle...

— En grand deuil ?...

— Oui, monsieur.

— Et vous dites qu'on l'a conduite hier au château de M. Vallerand ?

— Hier et ce matin, oui, monsieur.

— Vous savez comment s'appelle cette dame ?

— Non, monsieur... Je comptais bien l'inscrire sur mon registre, comme les règlements l'exigent, mais je ne lui avais pas encore demandé ses noms et prénoms... Est-ce que vous la connaissez, vous, monsieur ?...

— Je crois la connaître... Ce que vous me dites de son âge et de son costume de grand deuil me fait supposer qu'elle pourrait être une proche parente du député...

Le voyageur ajouta tout bas :

— C'est la femme que j'ai vue hier au château... l'ancienne amie de l'oncle Robert Vallerand... la mère de la fille qui hériterait de tout si l'on y mettait ordre...

Ces quelques mots suffirent pour apprendre à nos lecteurs que l'homme aux lunettes bleues n'était autre que Léopold Lantier, déguisé, méconnaissable, et venant affronter audacieusement les brigades de gendarmerie mises sur pied à la suite de son évasion.

Après sa conversation avec Pascal Lantier, et après avoir reçu de lui un acompte sur le prix du crime froidement médité et qui devait enrichir l'entrepreneur, Léopold avait acheté des vêtements au Temple, modifié sa figure avec une adresse de comédien émérité ou d'agent de la police de sûreté, et il était parti pour Romilly où nous venons de le voir arriver.

— Et, reprit-il, cette pauvre dame est dangereusement malade ?

— Oh ! très dangereusement...

— Vous avez fait appeler un médecin ?

— Le premier de la ville... il est venu deux fois... il a fait des ordonnances et il a dit qu'il ne répondait de rien... Vous voyez si c'est grave !

— En effet... heureusement les médecins se trompent souvent et souvent aussi exagèrent le péril pour grossir leurs honoraires...

L'hôtelier se mit à rire et répliqua :

— C'est la vérité !... on voit bien que monsieur est un observateur... Si monsieur veut se mettre à table, le diner est servi.

Toinon venait, en effet, de poser sur la nappe blanche une soupière pleine de potage d'où s'exhalait une vapeur embaumée.

Léopold retira son pardessus garni de fourrures et son ample cache-nez, garda ses lunettes bleues, s'assit et commença son repas avec le vigoureux appétit d'un homme dont la conscience est parfaitement en repos. Tout en mangeant, il se disait :

— Positivement j'ai une veine insolente ! l'obstacle qui me préoccupait s'aplanit sans mon intervention... Cette mère était à craindre... Robert Vallerand mort, elle pouvait réclamer judiciairement sa fille, forcer la police à des recherches, lever enfin un lièvre qui se serait fort mal à propos jeter dans mes jambes, et voici qu'une maladie soudaine la rend impuissante... Quant elle quittera son lit, (si jamais elle le quitte !...) tout sera terminé... la fille disparue, l'héritage en nos mains... et cherche alors !...

Léopold acheva lentement son repas, prit du café, absorba trois ou quatre petits verres de fine champagne, fuma un cigare

au coin du feu, alla se mettre au lit, et dormit d'un bon sommeil.

La mort du député avait produit dans le département tout entier, mais surtout dans l'arrondissement de Romilly, une impression profonde.

Le lendemain matin, vers dix heures, une foule énorme entourait le château de Viry-sur-Seine. Sous le péristyle, dans une sorte de chapelle ardente, était exposé le cercueil de Robert Vallerand.

Plusieurs personnages officiels arrivaient pour la cérémonie. Le maire devait suivre le convoi à la tête du conseil municipal. Les notabilités de Romilly avaient tenu à honneur de rendre à Robert un dernier hommage.

Au milieu du groupe passait et repassait Léopold Lantier dont le visage disparaissait plus que jamais sous les larges ailes de son chapeau, sous son cache-nez et sous ses lunettes bleues. Il allait et venait, écoutant ce qui se disait et ne soufflant mot.

Personne ne s'étonnait de « l'emmitoufflement » de sa figure que la vivacité du froid rendait tout naturel.

Léopold fit halte près d'un petit groupe où on parlait de Robert Vallerand.

— Il est probable qu'on va poser les scellés, disait un des causeurs.

— C'est probable, pour ne pas dire certain, répondait un autre.

— A la requête des héritiers ?

— Non, car on ne sait s'ils sont ici, on n'a même aucune certitude au sujet de leur existence et de leurs droits, Robert Vallerand ne parlant jamais de sa famille, mais à la requête du procureur de la République à qui le maire de Viry-sur-Seine a fait notifier officiellement le décès... Le juge de paix a dû recevoir des ordres...

— En tout cas, la pose des scellés n'aura lieu qu'après la cérémonie funèbre, je pense.

— Ceci n'est pas douteux...

L'heure du départ pour le cimetière venait de sonner. L'apparition d'Ursule Sollier, en grand deuil, interrompit les conversations et le cortège se forma. Léopold Lantier manœuvra pour se rapprocher de la femme de confiance, qu'il comptait bien ne perdre de vue ni pendant, ni après la cérémonie...

En ce moment un petit homme maigre et fluet perçait la foule et se dirigeait vers le cercueil.

— Ah ! voilà le greffier de la justice de paix... fit une voix.

Le réclusionnaire évadé souleva ses lunettes bleues pour mieux voir.

— C'est vous qui êtes madame Sollier, gouvernante de la maison de feu M. Vallerand ?

— Oui, monsieur, répondit Ursule.

— M. le juge de paix, madame, regrette beaucoup de ne pouvoir assister au convoi de notre honorable député pour lequel il éprouvait une profonde estime. Mandé à Troyes ce matin par dépêche du parquet, il sera ici vers la fin de la cérémonie pour l'apposition des scellés dans la demeure du défunt, sur la réquisition de M. le procureur de la République, et il m'a chargé de vous prévenir que votre présence serait nécessaire...

— Bien, monsieur... J'attendrai M. le juge de paix...

Le greffier s'inclina de nouveau et fit quelques pas en arrière. Léopold Lantier n'avait pas perdu une seule des paroles échangées.

— Bon... pensait-il, on va poser les scellés. La dame de

confiance gardera sans nul doute le secret de son maître et ne parlera pas de l'héritière... La mère est à Romilly, entre la vie et la mort... Rien à craindre de ce côté... Tout va bien... Il s'agit de savoir si on trouvera quelque papier compromettant et si madame Ursule se taira... j'ai mon plan.

Et il se plaça près du greffier.

Les employés des pompes funèbres venaient de soulever la bière et de la poser sur un brancard, car dans les petites villes de province c'est à bras que l'on porte les morts à leur dernière demeure. Le convoi se mit en mouvement.

Ursule se trouvait en tête. Après elle venaient les autorités et la foule. Le greffier avait pris place modestement au dernier rang. Léopold Lantier, muet et recueilli, marchait à côté de lui. Tout à coup, rompant le silence, il lui dit à voix basse :

— D'après quelques mots arrivés à mon oreille, je crois, monsieur, avoir le plaisir de parler au greffier de la justice de paix de Romilly...

— Vous ne vous trompez pas, monsieur...

— Le bruit court qu'en revenant du cimetière vous allez poser les scellés au château de Viry-sur-Seine...

— Aussitôt après l'arrivée de M. le juge de paix, oui...

— M. Robert Vallerand n'a point d'héritiers connus ?

— Pardon... On sait qu'un neveu, son héritier direct, existe à Paris ; mais il paraît que ce neveu n'est pas présent... Notre député avait en outre un second parent au même degré, un chenapan, un scélérat, condamné à la réclusion perpétuelle depuis dix-huit ans, et détenu à Clairvaux...

— Est-ce que ce parent n'existe plus ? demanda Léopold avec audace.

— On a tout lieu de croire qu'il est mort...

Léopold regarda son interlocuteur avec une surprise facile à comprendre.

— Ah ! on a tout lieu de croire qu'il est mort ? répéta-t-il.

— Sans doute...

— Mais il me semble que, puisqu'il est en prison, on doit être sûr du fait...

— Il y était... il s'est évadé...

— Il y a longtemps de cela ?

— Trois jours... l'adroit coquin a trouvé moyen de scier un barreau de sa cellule située au second étage, de descendre dans le chemin de ronde et de filer pardessus les murs... Un tour de force !

— Si l'est en fuite, pourquoi suppose-t-on qu'il est mort ?

— Hier on a trouvé sur la berge, au-dessous de Troyes, sa coiffure portant le numéro matricule de la maison centrale... Probablement, la nuit de son évasion, voulant se cacher dans un des bateaux amarrés à cet endroit, il aura glissé et se sera noyé... Un jour ou l'autre on repêchera son corps... Voilà ce qu'on croit au palais de justice... S'il était vivant, son costume de détenu l'aurait fait reconnaître et il serait déjà repris...

— En vérité, monsieur, fit Léopold Lantier, vous me donnez là des détails inédits et très curieux... J'en ferai mon profit...

Ce fut au tour du greffier de regarder l'homme aux lunettes bleues avec surprise et curiosité.

— Et de quelle manière ferez-vous votre profit de ces détails ? demanda-t-il.

— Mon Dieu, de la manière la plus simple... Je suis journaliste parisien, monsieur, reporter d'une feuille très répandue : « Le Bon Sens », dont M. Robert Vallerand se servait assez souvent pour émettre et populariser ses idées avant de les porter à

la tribune... Je suis envoyé à son convoi par le journal, et vous comprenez que je m'intéresse vivement à tout ce qui touche à lui et aux siens.

— Jo le comprends parfaitement, monsieur... vous aviez raison de le dire, rien n'est plus simple...

Et le greffier, tout orgueilleux de se trouver en rapport avec le reporter d'un journal de Paris, salua Léopold.

Ce dornier rendit le salut, et reprit :

— M. Vallerand était très riche, n'est-ce pas ?

— Sur ce point les opinions sont partagées...

— Comment ?

— En fait d'immeubles notre député ne possédait que le château et le domaine de Viry-sur-Seine qui ne valent pas plus de deux cent quatre-vingts ou trois cents mille francs... Sa fortune était donc toute en valeur... Selon les uns il était plusieurs fois millionnaire... Simplement à son aise selon les autres... La vérité est qu'on ne sait pas à quoi s'en tenir à ce sujet...

— Mais on le saura sans doute au moment de l'apposition des scellés.

— Oui, s'il laisse un testament ou si on trouve les valeurs.

Léopold garda le silence pendant quelques secondes, puis derechef s'adressant au greffier :

— Monsieur, lui dit-il, pardonnez-moi si je suis importun ou indiscret... J'ai une requête à vous adresser.

— Tout à votre disposition, monsieur ..

— Je vous ai décliné ma qualité de journaliste et de reporter... A ce double titre, la curiosité est mon droit... Je pourrais même ajouter, mon devoir... J'ai le plus vif désir de visiter l'intérieur du château et les appartements particuliers de M. Robert Vallerand, afin d'être à même d'envoyer à mon journal une description exacte du logis où vivait l'homme remarquable dont nous déplorons la perte... le journalisme moderne vit par l'actualité, monsieur, et par l'exactitude du compte rendu. Le public est insatiable de détails quand il s'agit d'un personnage jouissant de quelque notoriété... Je serais sûr d'un succès si je pouvais raconter à mes lecteurs la pose des scellés. Oserais-je vous prier de me permettre d'assister à cette opération légale, dans laquelle vous jouerez un rôle important que j'aurai le plaisir de constater.

— Cela ne dépend pas de moi, répondit le greffier, mais M. le juge de paix vous accordera, j'en suis convaincu, l'autorisation que vous désirez...

— Soyez donc assez bon, monsieur, pour solliciter de lui cette faveur en mon nom... JULES LANDRY, reporter du journal : « Le Bon Sens. »

— Je le ferai volontiers, monsieur, dès l'arrivée de M. le juge de paix.

— Merci mille fois.

Pendant ce long entretien, on avait franchi la distance qui séparait le château du cimetière, attendant à l'église. Les deux hommes cessèrent de causer, mais continuèrent à marcher côte à côte.

Le cortège s'arrêta. La cérémonie religieuse eut lieu, puis la bière fut descendue dans la tranchée ouverte pour la recevoir. La première pelletée de terre tomba sur le cercueil avec un bruit sinistre.

On fit un discours, deux discours, trois discours, ensuite on acheva de remplir la fosse et la foule s'écoula, commentant les paroles qu'elle venait d'entendre prononcer.

Ursule Sollier, après une dernière et bien ardente prière pour celui qu'elle avait loyalement servi, essuya ses yeux baignés de

larmes et reprit rapidement le chemin du château où elle devait se tenir aux ordres du juge de paix. La femme de confiance du député redoutait son entrevue avec un magistrat qui, généralement, n'a rien de fort imposant. Elle se disait qu'on allait la questionner. Elle se demandait si, en face du représentant de la loi, elle aurait le courage de mentir et la force de garder le secret de son maître.

Le greffier, toujours escorté de Léopold, entra dans la cour du château au moment où le juge de paix descendait de voiture en compagnie d'une autre personne.

— Giequel, dit le magistrat à son subordonné, vous avez averti madame Ursule Sollier ?

— Oui, monsieur.

— C'est bien... Nous allons procéder immédiatement..

— Monsieur le juge de paix, il y a là un journaliste de Paris, venu exprès pour l'enterrement, qui réclame de vous une faveur.

Le greffier désigna l'homme aux lunettes bleues qui s'approcha en saluant avec un merveilleux sang-froid. Le juge de paix lui rendit son salut.

— Monsieur se nomme Jules Landry, poursuivit Giequel, il est envoyé par son journal : « Le bon Sens, » — (auquel collaborait M. Vallerand), — pour recueillir des détails sur la vie privée de l'homme public que le département vient de perdre. Il souhaite vivement être autorisé par vous à assister à la pose des scellés.

— J'agréé votre demande, monsieur... répondit le juge de paix en s'adressant à Léopold. Je vous prierais toutefois d'être très circonspect dans votre compte rendu... Toute chose n'est pas bonne à dire... et surtout à imprimer...

— Agréez l'expression de ma gratitude, monsieur, répliqua le faux reporter, et faites-moi l'honneur de vous en rapporter à mon tact et à mon sentiment des convenances...

Ces quelques mots s'étaient échangés en plein air. On entra dans le château.

XVI

Ursule reçut les gens de loi avec un calme apparent que démentaient les battements précipités de son cœur. Son visage n'exprimait que la tristesse, et personne ne soupçonna la violence de son trouble moral.

— Vous êtes madame Sollier ? demanda le juge de paix.

— Oui, monsieur... répondit Ursule.

— Femme de confiance placée à la tête de la maison de feu M. Robert Vallerand ?

— Oui, monsieur...

— Vous savez, madame, quel motif m'amène ici ?

— J'en ai été avertie par M. le greffier de la justice de paix.

— A la requête de M. le procureur de la République je vais procéder à l'opération de la pose des scellés...

— Je suis prête à vous conduire dans chaque pièce...

— J'ai quelques questions à vous adresser auparavant...

Ursule devint toute tremblante, mais elle domina son émotion et répliqua :

— Monsieur le juge de paix, à vos ordres.

(A CONTINUER.)

Commencé le 12 Octobre 1882 — (No. 146.)

LE TESTAMENT SANGLANT

TROISIÈME PARTIE.

III

LA CHASSE AUX CHIMÈRES.

Ce premier plan qu'Ermanee s'était tracé se modifia-t-il plus tard dans son cœur ? Finit-elle par éprouver pour moi un peu plus que ce sentiment égoïste que je lui pardonnais d'avance, et qui lui faisait chercher dans mes hommages un moyen de réveiller la tendresse engourdie de M. d'Aubray ? Y eut-il pour elle quelque blessure au bout de cette es-crime dangereuse, quelque étincelle imprévue jaillie tout à coup de ce feu avec lequel elle jouait ? je ne l'ai jamais bien su, et si je le savais, je voudrais l'oublier. J'ai bien assez du souvenir de ce qui se passa dans mon cœur, du trouble toujours croissant que j'allais puiser dans les yeux d'Ermanee, de cet irrésistible aimant qui me ramenait presque tous les soirs à sa porte, des misérables prétextes que je me donnais à moi-même pour atténuer mes torts lorsque je me sentais coupable, pour nier le péril lorsque déjà j'y succombais.

La jalousie, l'angoisse, le tourment d'une passion inquiète, peut-être la surprise d'un sentiment nouveau se mêlant peu à peu aux angoisses et aux chagrins, tout cela donnait à la beauté d'Ermanee quelque chose d'orangeux, d'imprévu, de poétique, qui la rendait plus séduisante encore pour mon imagination égarée. C'était bien là la femme complète, la femme qui personnifiait pour moi tous mes rêves, avec ses splendides accessoires de supériorité mondaine, de grandeur passionnée ; et lorsqu'en quittant Ermanee je retrouvais Delphine, lorsque, l'esprit plein de ce regard de flamme, de ces réticences expressives, de ces brusqueries soudaines, de toutes ces richesses idéales, tour à tour étalées et voilées, prodiguées et reprises, je regardais le calme visage, la beauté placide, l'innocente fraîcheur, l'imperturbable sourire de ma femme, il me semblait que je descendais tout à coup des cimes pittoresques de l'Oberland dans une plaine de la Beauce ou de la Loire.

Un soir, au mois de mars, j'étais allé chez madame Daubray, et je ne l'avais pas trouvée. M'écoutant, ennuyé de l'idée de rentrer de bonne heure dans mon hôtel garni, je dirigeai au hasard ma course aventureuse, je traversai le pont Royal, la place du Carrousel, qui me rappelait ma première rencontre avec Ermanee, je pris la rue Richelieu, et, sans trop savoir où j'allais, j'arrivai à l'Opéra. On était aux derniers jours du carnaval, et, ce jour-là, il y avait bal masqué.

Un marchand de billets, reconnaissant, non allure, que je ne savais que trop faire de mon temps, s'approchait de moi et m'offrit un billet pour ce bal qui serait, disait-il, le plus beau de la saison : j'acceptai machinalement, et bientôt me voilà au milieu de cette cohue.

Le bal était brillant, en effet ; car il y avait une foule énorme, et l'on ne pouvait faire un pas sans se coudoyer. A peine entré, une tristesse indicible, un immense ennui s'empara de moi ; j'errais dans le grand foyer, regardant d'un oeil distrait ces ombres noires et roses.

Parmi ces dominos, la plupart vulgaires, et dont le pied et la main trahissaient d'ordinaire la qualité suspecte, je ne tardai pas à remarquer une femme aussi dépaysée que moi dans cette

réunion de plaisir. Elle était seule, et ne répondait à aucune des provocations que lui adressaient les promeneurs ou les autres masqués.

Une agitation indicible se trahissait dans son attitude, dans sa démarche, dans les évolutions rapides avec lesquelles elle parcourait les corridors et le foyer, regardant à droite et à gauche, n'écoutant personne, ne s'arrêtant jamais.

Attiré vers elle par un sentiment indéfinissable, je m'attachai à ses pas sans affectation, et j'observai quelques détails qui redoublèrent ma curiosité.

Sa mise offrait de bizarres contrastes ; son pied était chaussé avec un soin extrême ; ses gants, d'une fraîcheur exquise, se moulaient sur une main d'une élégance aristocratique ; mais son domino de satin noir, fripé, chiffonné, mis de travers, semblait avoir été passé précipitamment sur sa robe. A la manière dont son masque, qui descendait très-bas, était attaché sur sa figure, on eût dit que cette femme s'était masquée ce soir-là pour la première fois.

Lorsque je me rapprochais d'elle, ou qu'elle se tournait de mon côté, j'apercevais, avec un frisson involontaire, sous son capuchon soigneusement ramené, l'éclair de deux paupières brunes et quelques boucles de cheveux noirs égarées le long de ses joues.

Bientôt je m'aperçus qu'elle aussi me regardait, et que, sans me prouver par aucun indice qu'elle voulût être accostée ou suivie, elle s'arrangeait pour ne pas me perdre de vue. Cette étrange guerre d'observation dura quelque temps. A la fin, la foule qui encombra le foyer s'éclaircit un peu ; les groupes devinrent moins pressés, la circulation plus facile.

Fatiguée sans doute de sa soirée, la femme en domino noir s'assit sur une banquette, et le mouvement de son petit pied sur le parquet trahissait seul l'émotion qui la torturait. Debout dans l'embrasure d'une porte, je jetai sur elle un dernier regard, sans me rendre compte du vague intérêt qu'elle m'avait inspiré, et je m'apprêtai à sortir du bal.

En ce moment, deux dominos, l'un de haute taille et de formes athlétiques, l'autre remarquable par la souplesse de sa démarche et la longueur câline de ses attitudes, entrèrent dans le foyer en se donnant le bras. L'homme s'inclinait vers sa gracieuse partenaire comme pour continuer une tendre causerie. Elle l'écoutait en se haussant un peu sur la pointe du pied et en levant à demi la tête, dans une pose pleine de coquetterie et de grâce. En même temps, mes yeux revinrent sur la femme que j'avais remarquée en entrant, elle s'était levée, et, d'un signe, elle m'appela près d'elle.

Je m'approchai tout ému ; elle passa son bras sous le mien, m'attira vers le corridor, et me dit d'une voix brève, qu'elle n'essayait pas même de déguiser :

— Ne cherchez pas ; je suis madame Daubray... Tenez, regardez !

Et, faisant un pas en arrière, elle me montra, à travers la porte vitrée, les deux dominos qui avaient paru depuis quelques minutes. Mis sur la voie par Ermanee, je reconnus son mari dans cet homme d'une haute stature et d'une carrure militaire : sa compagne était une des danseuses célèbres de cette année-là.

— Mais regardez-les donc ! répétait Ermanee en me serrant le bras à le briser... Oh ! cet homme à qui j'ai tout sacrifié, me trahir pour une sauteuse ! Quelle humiliation ! quelle honte ! — Et elle portait son mouchoir à ses yeux, sans s'apercevoir que son masque l'empêchait d'essuyer ses larmes.

Nous nous promenant pendant quelques minutes en silence, elle, trop oppressée pour pouvoir parler, moi fort embarrassé de mon rôle, et ne sachant pas si je devais me réjouir dans mon amour ou souffrir dans ma vanité.

Tout à coup, madame Daubray, quittant mon bras, se posa en face de moi, et, me bouleversant d'un regard que le masque rendait plus brillant encore, me dit avec un accent de passion dont frissonna tout mon être :

— Raymon, vous m'aimez !

C'était la première fois qu'elle m'appelait ainsi, mon cœur bondit comme s'il allait éclater ; en un instant, j'oubliai tout ce qui n'était pas Ermance, et, cédant à ces entraînements d'imagination que je prenais pour la voix de mon cœur, je lui dépeignis, en paroles enflammées, tout ce que j'avais rêvé, ressenti, espéré, souffert. La situation était romanesque ; elle s'accordait admirablement avec ma tournure d'esprit ; elle m'inspira, et je crois que je fus éloquent.

— Oh ! parlez ! parlez toujours ! que je connaisse enfin l'amour véritable ! murmurait Ermance de temps à autre ; et moi, fier et heureux de lui tenir un langage que Frédéric, je le savais, ne lui avait jamais tenu, m'exaltant, m'enivrant moi-même de ces expressions passionnées qui débordaient de mes lèvres, je donnai à madame Daubray, pendant cette heure rapide, le plaisir délicat d'être aimée par un poète.

Peut-être mon exaltation l'avait-elle gagnée, peut-être la jalousie l'égarait-elle. Le fait est que, mettant une main sur ma bouche, comme si elle se sentait brûlée par le feu de mes paroles, elle me dit à voix basse :

— Raymon, si tu le veux, que rien ne nous sépare plus !... Dérobons-nous à ce monde où les cœurs sensibles ne trouvent que souffrances et amertumes... Allons chercher une solitude où s'effacent les souvenirs, où tombent les barrières !... Partons, fuyons ensemble !

L'étourdissement du bal, les scènes successives qui venaient de se passer sous mes yeux, l'ivresse où je m'étais plongé moi-même par mes déclarations passionnées, ce lointain mirage d'amour, de bonheur romanesque, cette chimère longtemps caressée et qu'il dépendait de moi de saisir, tout, en ce moment, me frappait de vertige ; je saisis avec transport la main de madame Daubray, et je lui dis :

— Oui, fuyons !

— Mais alors, tout de suite ! reprit-elle emportée par cette exaltation fébrile : tout de suite ! que le jour en se levant, ne me trouve plus à Paris ! Que je ne revoie plus cet homme !... Non, non ; Raymon, si tu m'aimes, empare-toi de ce moment comme de ton bien ! Ne me laisse pas réfléchir ; laisse-toi aimer, voilà tout !... Demain, je ne voudrais plus ; aujourd'hui, je te le répète, fuyons ensemble ! sortons de Paris dans une heure !

Alors, avec cette lucidité bizarre, cette rapidité d'intuition qui accompagne les résolutions extrêmes, nous arrangâmes ce projet insensé.

Il n'était encore que minuit, et madame Daubray ne doutait pas que son mari ne restât au bal jusqu'au matin. Il fut convenu qu'elle irait m'attendre chez elle ; que je me procurerais à la hâte une voiture et des chevaux de louage qui nous conduiraient jusqu'au premier relais.

Elle était sûre de sa femme de chambre, elle ferait, avec son aide, les paquets indispensables, ne voulant emporter que le strict nécessaire. Pendant ce temps, j'irais chez moi, je rassemblerais les habits, le linge, l'argent dont j'avais besoin. Une fois

que tout serait prêt, je ferais conduire la voiture à l'angle de la rue Bellechasse, et je viendrais, sous les fenêtres de madame Daubray, fredonner l'air de Cimarosa : « Pria che spunti ! » Ce serait le signal ; elle descendrait ; nous monterions en voiture ; nous sortirions de Paris par la barrière de Charanton, et nous irions en Italie.

Notre plan bien tracé, nous fûmes vite hors de l'Opéra ; j'accompagnai Ermance jusqu'à son hôtel ; puis je revins d'un pas rapide. Toute volonté, toute réflexion était suspendue en moi ; j'agissais, comme dans un rêve, obéissant à une force mystérieuse qui me poussait en avant.

À quelques minutes de ma porte, était un loueur de voitures, qui restait sur pied toute la nuit à cause des jours gras. Je fis marcher avec lui. Il me céda une berlina de voyage, et consentit, pour quelques louis, à me louer deux chevaux qui me conduiraient jusqu'au premier relais, et que le cocher lui ramènerait. Je lui dis qu'il me fallait le tout dans une demi-heure. Je courus ensuite chez moi : m'enfermer dans ma chambre, remplir ma malle des premiers objets qui me tombèrent sous la main, réunir quelques bijoux que je pensai pouvoir m'être utiles, fut l'affaire d'un instant.

Mon passe-port, où j'étais inscrit avec ma femme, pouvait me servir pour Ermance et pour moi. Je regardai de tous côtés comme un homme qui cherche s'il n'a rien oublié, et je me souvins alors que mon argent et mes billets de banque étaient dans la chambre de Delphine ; l'intelligence parfaite avec laquelle elle dirigeait les dépenses, et mon insouciance d'artiste, nous avaient fait contracter cette habitude.

Je me dirigeai donc vers sa porte, en marchant sur la pointe des pieds ; je l'entr'ouvris doucement, et j'entrai. Tout, dans cette chambre, respirait le calme et la pureté de la femme qui l'habitait, la laideur du papier et des tentures disparaissait sous les grandes ombres que projetaient mon bougeoir et la veilleuse qui brûlaient près de son lit, ces veurs incertaines éclairaient seulement quelques gravures de piété que nous avions achetées pour Maleraygues, et que Delphine, en attendant, avait placées en face de son chevet.

Un bénitier, formé de deux anges enlacés et tenant dans leurs mains la conque bénie, était suspendu à son alcôve ; tout auprès, un rameau de buis desséché et un crucifix. Tout cela ne m'apparaissait qu'à travers une voile, les ondulations de la lumière répandaient tour à tour l'ombre et la clarté. Mais la veilleuse immobile sous son enveloppe d'albâtre, concentrait sa pâle et douce lueur sur Delphine endormie ; sa flamme discrète caressait les harmonieux contours de ce frais visage, et donnait à ce sommeil pudique une grâce ineffable.

Je m'arrêtai au milieu de la chambre, comme si des fumées d'ivresses se dissipaient tout à coup en moi. Je contemplai ce front si pur, j'écoutai cette respiration égale et paisible. Quelques minutes se passèrent ainsi ; mais quel que fût le jour nouveau qui se faisait dans mon cœur, je me disais que j'étais trop avant pour reculer, qu'Ermance m'attendait, qu'elle me regarderait comme un lâche ; et déjà je m'approchais du bureau où l'argent était enfermé, lorsque, ramenant une fois encore mes yeux sur Delphine, je vis soudain un sourire d'une douceur céleste, le sourire d'un rêve envoyé par Dieu, passer sur son visage et entr'ouvrir sa bouche vermeille : en même temps, ses lèvres remuèrent, et quoiqu'il s'en échappa un imperceptible murmure, le silence de cette heure me permit d'entendre ces mots.

— Raymon... Raymon... je crois que je suis...

Au moment où M. de Varni répétait ces paroles, son récit fut violemment interrompu par la voix lointaine du garde, qui nous cria du milieu d'un fourré.

— Le lièvre! à vous le lièvre!

Nous nous jetâmes à la hâte sur nos fusils comme des éclopés pris en faute, nous mîmes en joue, un peu au hasard, pendant que le rare et peureux animal annoncé par le garde passait en effet à trente pas de nous, nos quatre coups partirent presque en même temps, mais le lièvre n'en courut que plus vite et ne tarda pas à disparaître dans un bouquet de pins.

— C'est du guignon! dit froidement M. de Varni, voilà le premier que j'aperçois depuis un an.

Victor accourait en se lamantant sur notre maladresse.

La matinée était finie, l'heure du dîner approchait, il était temps de retourner au château, nous en reprîmes humblement le chemin, nos chiens halotants, et Victor grommelant derrière nous.

Nous arrivions aux dernières pentes douces qui unissent la colline à la plaine.

Nous aperçûmes Delphine qui venait à notre rencontre, et son bel enfant qui la précédait de quelques pas, en courant de toutes les forces de ses jambes de trois ans.

— Monsieur le vicomte, demandai-je à demi voix à Raymon, vous n'avez pas achevé de me dire ce que madame de Varni avait murmuré dans son sommeil?

Au lieu de me répondre, Raymon me montra son enfant, qui n'était plus qu'à quelques pas de nous, et qui nous tendait ses petites mains avec des cris de joie.

— Voilà, me dit-il en prenant Charles dans ses bras, voilà ce que l'ange du sommeil lui avait permis de m'annoncer dans son rêve; et voilà ce qui m'a sauvé!

Delphine arrivait, elle nous tendit la main, et nous nous achevâmes tous ensemble vers Muleraygues.

— Et madame Daubray? dis-je tout bas à Raymon.

— Elle soigne son mari, perclus de rhumatismes, me répondit-il en souriant.

— Messieurs! nous dit madame de Varni au moment où nous touchions à la grille, vous ne me parlez pas de votre chasse?

— C'est que nous n'avons chassé qu'aux chimères, répliqua gaiement Raymon sans que Delphine le comprit ou s'en inquiétât.

— Je ne sais pas ce que c'est que ce gibier-là, dit le garde qui marchait toujours derrière nous, mais si ces messieurs ne s'y entendent pas mieux qu'à la chasse aux lièvres, ils ne doivent pas en rapporter de quoi faire tourner la broche!

IV

LE DERNIER MOT.

La lecture des trois derniers chapitres de ces Mémoires avait occupé trois soirées, le 9 octobre au soir, maître Calixte Ermol, voyant approcher le moment où il pourrait tout dire à Charles de Varni, avait pris ses précautions pour pouvoir rester auprès de lui jusqu'à minuit.

Usant de son influence sur M. Denis Beaucanteuil qui, au fond, l'aimait beaucoup, et, comme tous les hommes bons et bornés, ne demandait pas mieux que d'être mené pourvu qu'il gardât les honneurs du commandement, notre ami le notaire, prit le parti de demander quelques minutes d'entretien au respectable adjoint; et là, sans rien lui dire qui eût trait à cette histoire, il

lui affirma, sur le vieil honneur des Ermol, que le voyageur suspect, provisoirement mis en prison, était bien réellement le vicomte Charles de Varni, il ajouta qu'une raison particulière, de la plus haute gravité, lui avait fait désirer que Charles, qu'il chérissait comme un fils, fût momentanément à l'abri d'un danger terrible qui cesserait pour lui dans la nuit du 9 au 10, qu'en conséquence il conjurait Beaucanteuil, non pas de faire élargir M. de Varni, qui devait rester en prison jusqu'au lendemain matin, mais de l'autoriser, lui, Calixte Ermol, à prolonger cette dernière soirée auprès du prisonnier jusqu'au delà de l'heure ordinaire.

Beaucanteuil fut digne et grand dans cette circonstance. Bien qu'il mourût d'envie d'en savoir davantage, et qu'il entrevit dans les demi-révélation du notaire de quoi défrayer un grand mois de curiosité, il se contenta de dire comme le gendarme des « Saltimbanques. » « Il n'y a pas de politique? » Puis, sur l'assurance répétée que lui donna Calixte, il lui abandonna la conclusion de toute cette affaire et la propriété exclusive du prisonnier.

En racontant à Charles la « Chasse aux chimères, » maître Ermol s'était arrangé pour que son récit, commencé un peu plus tard que les autres soirs, le conduisit à peu près jusqu'à minuit, en effet, à peine avait-il fermé son dernier cahier et livré un instant M. de Varni à ses réflexions, que le premier coup de minuit sonna à l'horloge de Jacquemart, et retentit dans le cœur du notaire comme le dernier écho du passé s'éteignant à jamais dans le silence et dans l'ombre.

Ce premier son vibrait encore à travers l'espace, par un mouvement soudain, Calixte Ermol se jeta aux pieds de Charles de Varni:

— Je devine tout, lui dit celui-ci en lui tendant les bras. relevez-vous, mon ami; je vous pardonne.

— Non, vous ne savez pas tout, reprit Calixte gardant son attitude suppliante et éclatant en sanglots, vous ne savez pas tout, car, dans ce récit que je viens de finir, vous avez vu le vicomte Raymon de Varni, votre père, rendu au bonheur, au repos, aux joies des foyers domestiques; pendant les quelques jours que je passai avec lui, je pus me convaincre qu'en permettant que Delphine endormie révélât à son mari, au milieu des visions d'un doux rêve, ses espérances de grossesse, Dieu avait fait pour l'imagination égarée de Raymon ce qu'il fit pour l'âme ardente de saint Paul sur la route de Damas, qu'à dater de cette heure décisive, rentré dans ce droit chemin au bout duquel on trouve, sinon de romanesques transports, au mois de paix du cœur et de la conscience, M. de Varni n'avait pas tardé à sentir son âme malade s'assainir peu à peu dans cette pratique du devoir qui porte avec elle sa récompense. Voilà ce que je pus reconnaître pendant ces rapides journées.

(A CONTINUER.)

INFORMATIONS

A partir d'aujourd'hui—(12 octobre 1882)—les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit: un an, \$1.00; six mois, 50 cents, payable d'avance ou dans le cours du premier mois. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

Aux agents 16 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, payable à la fin du mois.

Nos abonnés actuels endettés voudront bien régler l'arrérage immédiatement, par là nous éviter la pénible nécessité de les retrancher de nos livres à l'expiration du terme de leur abonnement, et de remettre le compte à notre procureur pour collection.

Nous sommes en mesure de fournir tous les numéros par depuis le 1er Janvier dernier, et même la file complète (brochée) de l'année 1881, aux conditions ci-dessus.

MORNEAU & C^{ie}, Éditeurs,

Boite 1938, Bureau de Poste.

Stc-Thérèse, Montréal